

TRAUMATISMES DU TISSU FAMILIAL ET MISE EN RECIT

Réflexions sur le travail thérapeutique avec les familles à partir du texte « Incendies » de Wajdi Mouawad.

Jeanne-Marie Bourreau

Jeudis de l'Apsyfa :21/01/2010

Thème de l'année : « Le tissu familial, ses accrocs, ses reprises et ses broderies »

En préambule, extraits du testament de Nawal Marwan :

« Tous mes avoirs seront partagés équitablement entre Jeanne et Simon Marwan, enfants jumeaux nés de mon ventre... »

A Jeanne Marwan, je lègue la veste en toile verte avec l'inscription 72 à l'endos.

A Simon Marwan, je lègue le cahier rouge.

Enterrement.

Au notaire Hermile Lebel.

Notaire et ami,

Emmenez les jumeaux

Enterrez-moi toute nue

Enterrez-moi sans cercueil

Sans habit, sans écorce

Sans prière

Et le visage tourné vers le sol.

Déposez-moi au fond d'un trou,

Face première contre le monde.

En guise d'adieu,

Vous lancerez sur moi

Chacun

Un seau d'eau fraîche.

Puis vous jetterez la terre et scellerez ma tombe.

Pierre et épitaphe...

Aucune pierre ne sera posée sur ma tombe

Et mon nom gravé nulle part.

Pas d'épitaphe pour ceux qui ne tiennent pas leurs promesses.

Et une promesse ne fut pas tenue.

Pas d'épitaphe pour ceux qui gardent le silence.

Et le silence fut gardé.

Pas de pierre

Pas de nom sur la pierre...

Jeanne,

Le notaire Lebel te remettra une enveloppe.

Cette enveloppe n'est pas pour toi.

Elle est destinée à ton père

Le tien et celui de Simon.

Retrouve-le et remets-lui cette enveloppe.

Simon,

*Le notaire Lebel te remettra une enveloppe.
Cette enveloppe n'est pas pour toi
Elle est destinée à ton frère.
Le tien et celui de Jeanne.
Retrouve-le et remets-lui cette enveloppe.*

*Lorsque ces enveloppes auront été remises à leur destinataire
Une lettre vous sera donnée
Le silence sera brisé
Et une pierre pourra alors être posée sur ma tombe
Et mon nom sur la pierre gravé au soleil. »
(p.13-14)*

Rappel sur la notion d'enveloppe familiale.

On pourrait définir rapidement l'enveloppe familiale comme ce qui assure une contenance pour la famille à l'image de l'enveloppe psychique individuelle qui se tisse dans les premiers échanges du bébé avec la mère ou son substitut. Cette enveloppe exerce une fonction d'accueil et de transformation pour les expériences émotionnelles du sujet, en empruntant l'appareil psychique de la mère.

Pour ce qui est de l'enveloppe familiale, elle assure une fonction de filtrage entre l'extérieur et l'intérieur de la famille. Cette fonction requiert des qualités de souplesse pour qu'une circulation puisse se faire entre l'espace public et l'espace privé et ainsi ne pas faire de l'intérieur de la famille un espace totalement clos. Elle doit, en revanche, pouvoir être suffisamment étanche pour assurer une protection et préserver un espace d'intimité.

On pourrait dire que cette barrière malléable se tisse en s'appuyant sur un ouvrage commencé dans les générations précédentes et poursuivi, retravaillé à chaque génération. Cet ouvrage n'est finalement pas autre chose que l'histoire de la famille. Et c'est à cet aspect historique de l'enveloppe familiale que l'on va s'intéresser. Et plus particulièrement aux ruptures, aux effractions du tissu familial provoquées par les traumatismes vécus par les familles dans le déroulement de cette histoire.

Le tricot comme représentation du récit familial.

Il s'agit de nous approprier un modèle parmi d'autres qui peut nous servir d'appui pour penser notre travail. Avec ce modèle en tête, on suivra le parcours d'une histoire écrite pour le théâtre, amorcée avec la lecture du testament. Elle met en scène une famille prise dans un des multiples conflits de l'histoire contemporaine avec son cortège d'horreurs (à la façon d'une tragédie moderne). Ces persécutions sont comme des effractions répétées du tissu familial, qui risquent de placer l'intime à nu, sans protection et sans pare-excitation. Mais on s'intéressera surtout à la façon dont ces blessures et ces ruptures, vécues par les familles au cours de leur histoire, attaquent aussi les racines et les liens familiaux en les détruisant ou en les pervertissant, avec pour effet le « détricotage » ou le « blocage » de l'étoffe que la famille a tissé au fur et à mesure de son histoire.

En effet, on pourrait dire que l'étoffe familiale se tisse au fil des générations grâce aux croisements qui en constituent la chaîne et la trame: on peut penser au croisement du masculin et du féminin, des lignées paternelle et maternelle. Quand on regarde un arbre généalogique, on pourrait facilement y voir le modèle de quelque point de tricot ou de crochet (Evelyne Granjon a parlé d'enveloppe généalogique). Mais on pourrait aussi parler du croisement, à chaque génération, des histoires des familles d'origine (maternelles et paternelles) pour produire l'histoire de la famille telle qu'elle se raconte aujourd'hui. Cette histoire se recrée en

permanence, en intégrant de nouveaux évènements et aussi de nouveaux membres et de nouvelles lignées, comme autant de fils nouveaux qui font évoluer l'aspect de l'étoffe. Ils prennent la place de fils qui ont été déroulés jusqu'à leur terme mais dont la trace subsiste dans le tissu de l'histoire. Comme ces couvertures que l'on tricotait autrefois dans les familles avec tous les restes des pelotes de laine et qui étaient donc constituées d'un peu de tous les vêtements des membres de la famille ; ce qu'on retrouve aujourd'hui dans la fabrication de patchworks avec les restes de tissus.

Les ratés de l'ouvrage : mailles trop lâches ou perdues/mailles trop serrées ou nouées.

Dans un certain nombre de familles, et en particulier chez celles que nous rencontrons, ce tissage ne se fait pas sans avatars qui pourraient se figurer soit sous formes de trous, soit sous forme de nœuds qui bloquent le déroulement normal de l'histoire. On pense par exemple aux pertes, aux disparitions qui n'ont pas pu faire l'objet d'un travail de deuil et qui, de ce fait, n'ont pas pu prendre leur place dans le récit familial. On pense aussi aux non-dits qui laissent comme des mailles en attente, qui ne sont pas prises dans le tricot, avec, pour conséquence une bânce qui se retrouve à chaque rang ; on parle d'une maille qui « file » (comme la trace du deuil non-fait va se retrouver à chaque génération), le risque étant que l'ouvrage se « détricote », à l'image d'une famille (ou du moins de son histoire) qui se désorganise. On pense enfin aux agirs violents et par exemple aux agirs incestueux qui créent la confusion et la superposition, en écrasant l'espace entre les générations. Ce qu'on pourrait se représenter comme un tissage trop serré qui maintient ensemble 2 rangs qui auraient du s'articuler et qui, de ce fait prive le tissu de son élasticité et empêche sa progression. L'histoire familiale devient alors illisible, nouée, enfermée dans la répétition (ce qu'on repère également sur le dessin de l'arbre généalogique qui apparaît alors déséquilibré voire irreprésentable.)

Dans le cas d'histoires traumatiques, comme celle qu'on va évoquer, les trous de l'histoire peuvent être liés à la disparition de ceux qui auraient pu la transmettre. Ces trous renvoient parfois aussi à l'indicible voire à l'impensable de certaines réalités. Dans certains conflits, on est face à une action délibérée (et perverse) sur les processus de transmission. C'est le cas lorsqu'est fait le choix d'utiliser les civils comme objets : déplacement de populations, violences ou assassinats. On pense aussi à l'utilisation systématique des viols comme politique de destruction des filiations, ce que Bernard Doray, psychiatre et psychanalyste qui a travaillé sur le terrain d'un certain nombre de conflits contemporains appelle la « guerre aux ventres ». Ce sont alors les effets destructeurs des vécus qui ont été associés à ces évènements qui sont transmis aux générations suivantes, sans que la souffrance ressentie ou les symptômes manifestés puissent toujours trouver un sens. On parlera alors de processus de désymbolisation.

Le travail en thérapie familiale : un métier pour tisser l'histoire groupale.

Dans le travail psychanalytique avec les familles, il ne s'agit pas tant de combler les trous grâce à la mise à jour de souvenirs refoulés ou de procéder à des révélations pour dénouer ce qui semble entraver la famille. Il faut d'ailleurs rappeler que le travail avec les groupes familiaux comporte une nécessaire consigne de réserve qui limite ces « révélations ». C'est dans le groupe thérapeutique familial, constitué par la famille et les thérapeutes, que l'on va tricoter une nouvelle histoire. Cette « néo-histoire », tissée par le néo-groupe, va se nourrir de l'histoire de la famille, mais aussi des vécus émotionnels partagés dans ce groupe thérapeutique. Et ce sont ces vécus qui vont rendre possible un travail de transformation. Ce qui va permettre de retravailler ce qui a fait défaut ou qui a été malmené en l'actualisant dans le transfert.

Ce travail va se faire en appui sur le cadre thérapeutique, tel que l'a défini Bleger. A l'image du cadre d'un métier à tisser, ce cadre va proposer une chronologie de par le rythme qu'il impose. Il va aussi offrir un support sur lequel vont pouvoir être déposés des pans d'histoire, des bribes de souvenirs qui vont constituer la « trame de l'histoire » du groupe et se tricoter avec les fantasmes et les émotions qui naissent dans la dynamique du groupe thérapeutique, grâce aux phénomènes de résonnance fantasmatique et émotionnelle entre les inconscients des participants au groupe. L'analyse et l'interprétation du transfert, du contre-transfert et de l'inter-transfert va permettre la reconnaissance de ces fantasmes et de ces émotions avec, pour effet, la requalification des vécus.

Illustration à travers le récit théâtral.

L'histoire que raconte « Incendies » illustre donc tout à la fois les « dégâts » sur une famille d'un conflit qui ravage un pays indéterminé et le travail de « reprise » et de dégagement à travers la construction d'un récit, la « trame narrative » de la pièce.

Wajdi Mouawad est né au Liban. Il est arrivé à Paris avec sa famille au moment de la guerre du Liban. N'ayant pu obtenir de papiers en France, il part étudier le théâtre à Montréal. On peut donc dire qu'en matière de rupture et de conséquence des conflits, il sait de quoi il parle. Il a beaucoup travaillé à l'écriture et à la mise en scène au Canada et un peu en France.

Si on tente de raconter « Incendies », on se trouve, très vite, en difficultés pour le faire face à une histoire emmêlée, dans laquelle les lieux et les générations se chevauchent et se parasitent en permanence, illustrant par là :

- d'une part la confusion semée par la répétition des atteintes traumatiques
- d'autre part la nécessité d'entendre ensemble les différentes générations pour essayer de sortir de cette confusion.

C'est ce que propose, avec son talent, l'auteur qui réussit à mettre en scène et « en texte » ces histoires enchevêtrées, pour avancer, au fur et à mesure de la construction du récit, vers une meilleure lisibilité. Cette manière de raconter qui, dans un premier temps, surcharge et nuit à la compréhension va s'avérer de plus en plus éclairante pour les spectateurs comme pour les sujets du drame. Ce qui n'est peut-être au fond que l'art de construire le récit d'une histoire traumatique (ce qu'on appelle une tragédie tout simplement) nous ramène au processus du travail avec les familles.

Comme on le fait en tant que thérapeutes dans le début d'un travail familial, le spectateur est donc invité à accepter ce désordre, à l'accueillir en laissant courir plusieurs fils. La pièce se construit autour de la difficile transmission d'une histoire aussi décousue qu'emmêlée et, derrière cela, porteuse d'une forte charge émotionnelle. C'est bien la problématique de la transmission d'une histoire traumatique

Or c'est bien sur cette interrogation que commence la pièce : lorsqu'ils prennent connaissance du testament rédigé par leur mère 5 années auparavant, Simon et Jeanne, qui sont jumeaux, ont 22 ans. Nawal vient de mourir après 5 années d'un mutisme obstiné, symptôme qui a suscité chez ses enfants une souffrance insupportable. Tout ce qu'ils en savent c'est qu'il a débuté à son retour d'une séance du tribunal pénal international où elle assistait à une série de procès qui concernaient, dira Jeanne « la guerre qui a ravagé le pays de sa naissance ».

Simon et Jeanne protestent : leur père est mort en héros il y a fort longtemps, c'est ce que leur a toujours dit leur mère. Et ils n'ont pas de frère. C'est Simon qui exprime leur douleur de la façon la plus violente, une douleur alimentée par la haine envers une mère vécue comme une « mère morte » face à eux pendant toutes ces années et qui vient d'ajouter une nouvelle énigme à celle qu'elle leur a posée durant cette longue période. Extraits:

SIMON. *J'en veux pas de son argent, j'en veux pas de son cahier... Si elle pense m'émouvoir avec son crisse de cahier! C'est la meilleure, celle-là ! Ses dernières volontés! Retrouve ton père et ton frère ! Pourquoi elle les a pas retrouvés elle-même si c'était si urgent !? Tabarnak! Pourquoi elle ne s'est pas un peu occupée de nous, la crisse, s'il lui fallait absolument un autre fils quelque part ?! Pourquoi dans son putain de testament elle ne dit pas une seule fois le mot **mes enfants** pour parler de nous ?! Le mot **fils**, le mot **fille** ! je ne suis pas cave !... Pourquoi elle dit les jumeaux ?! « La jumelle, le jumeau, enfants sortis de mon ventre », comme si on était un tas de vomissure, un tas de merde qu'elle a été obligée de chier ! Pourquoi ?!*

...
J'ai un combat de boxe dans dix jours, fait que je veux rien savoir ! On va l'enterrer et c'est tout ! On va aller voir un salon funéraire, on va acheter un cercueil, on va la mettre dans le cercueil, mettre le cercueil dans le trou, la terre dans le trou, une pierre sur la terre et son nom sur la pierre, et on décrisse toute la gang !

...
Pendant dix ans elle passe ses journées au palais de justice à assister à des procès sans fin de tordus, de vicieux et d'assassins de tout genres puis, du jour au lendemain, elle se tait, ne dit plus un mot !... Elle pète un câble, un plomb, ... Et elle s'invente un mari encore vivant, mort depuis des lustres, et un autre fils qui n'a jamais existé, parfaite fabulation de l'enfant qu'elle aurait voulu avoir, de l'enfant qu'elle aurait été capable d'aimer, cette salope, et là, elle veut que moi, j'aille le chercher...

Si après ça vous pouvez me convaincre qu'il s'agit là des dernières volontés de quelqu'un qui a encore toute sa tête... (p. 16,17 et 18)

A côté de son frère, qui se durcit encore dans l'enveloppe qu'il met à l'épreuve à répétition dans ses combats de boxe, Jeanne apparaît d'une certaine façon comme plus dans la pensée. On pourrait la dire porteuse d'un questionnement mais elle a déplacé ce questionnement dans le registre de l'abstrait. Elle enseigne les mathématiques à l'université. Dans le début de la pièce, on la voit ouvrant son cours de mathématiques pures consacré à la théorie des graphes. Elle tente d'expliquer aux étudiants les limites du figurable.:

« Je ne peux pas dire aujourd'hui combien d'entre vous passeront à travers les épreuves qui vous attendent. Les mathématiques telles que vous les avez connues jusqu'à présent ont eu pour but d'arriver à une réponse stricte et définitive en partant de problèmes stricts et définitifs. Les mathématiques dans lesquelles vous vous engagez en suivant ce cours d'introduction à la théorie des graphes sont d'une toute autre nature puisqu'il sera question de problèmes insolubles qui vous mèneront, toujours, vers d'autres problèmes tout aussi insolubles. Les gens de votre entourage vous répéteront que ce sur quoi vous vous acharnez est inutile. Votre manière de parler changera et, plus profondément encore, votre manière de vous taire et de penser. C'est cela précisément que l'on vous pardonnera le moins. On vous reprochera souvent de dilapider votre intelligence à des exercices théoriques absurdes, plutôt que de la mettre au profit de la recherche contre le sida ou d'un traitement contre le cancer. Vous n'aurez aucun argument pour vous défendre, car vos arguments sont eux-mêmes d'une complexité théorique absolument épuisante. Bienvenue en mathématiques pures, c'est-à-dire au pays de la solitude. Introduction à la théorie des graphes.

...
Prenons un polygone simple à cinq côtés nommés A,B,C,D et E. Nommons ce polygone le polygone K. Imaginons à présent que ce polygone représente le plan d'une maison où vit une famille. Et qu'à chaque coin de cette maison est posté un des membres de cette famille. Remplaçons un instant A,B,C,D et E par la grand-mère, le père, la mère, le fils, la fille vivant ensemble dans le polygone K. Posons alors la question à savoir qui, du point de vue qu'il

occupe, peut voir qui. La grand-mère voit le père, la mère et la fille. Le père voit la mère et la grand-mère. La mère voit la grand-mère, le père, le fils et la fille. Le fils voit la mère et la soeur. Enfin la sœur voit le frère, la mère et la grand-mère.

...
Maintenant, enlevons les murs de la maison et traçons des arcs uniquement entre les membres qui se voient. Le dessin auquel nous arrivons est appelé graphe de visibilité du polygone K.

...
Quelle est la forme de la maison où vivent les membres de cette famille représentée par cette application ? Essayez de dessiner le polygone.

...
Vous n'y arriverez pas. Toute la théorie des graphes repose essentiellement sur ce problème pour l'instant impossible à résoudre. Or c'est cette impossibilité qui est belle. » (p. 20 -22)

On a le sentiment qu'elle cherche passionnément à représenter l'irreprésentable. Elle viendra finalement chercher l'enveloppe qui lui est destinée chez le notaire portant avec elle sa grille de lecture:

« *Je croyais connaître ma place à l'intérieur du polygone auquel j'appartiens. Je croyais être ce point qui ne voit que son frère Simon et sa mère Nawal. Aujourd'hui, j'apprends qu'il est possible que du point de vue que j'occupe, je puisse voir aussi mon père ; j'apprends aussi qu'il existe un autre membre à ce polygone, un autre frère. Le graphe de visibilité que j'ai toujours tracé est faux. Quelle est ma place dans ce polygone ? Pour trouver, il me faut résoudre une conjecture. Mon père est mort. Ça, c'est la conjecture. Tout porte à croire qu'elle est vraie. Mais rien ne la prouve. Je n'ai pas vu son cadavre, pas vu sa tombe. Il se peut donc, entre 1 et l'infini, que mon père soit vivant. Au revoir, monsieur Lebel.* » (p.23)

Elle laisse tomber son activité, lâche "la géométrie précise qui structurait sa vie", ce qui s'accompagne d'une vive angoisse. Et sa recherche s'oriente alors entièrement vers la résolution de cette énigme (constitutive de son identité.)

En même temps se déroule un autre récit : dans un « no man's land » entre 2 camps de réfugiés, une idylle se noue entre 2 très jeunes gens, Wahab et Nawal, dont le destin est d'être inexorablement séparés. La grossesse de la jeune fille qui s'ensuit les expose à des sentiments violemment contradictoires. Lorsqu'elle annonce cette grossesse à sa mère, celle-ci ne trouve de réponse que violente à l'image de la violence de la guerre dans laquelle est prise la famille: JIHANE.....*Crois-moi Nawal, cet enfant n'existe pas. Tu vas l'oublier...*

Quitte-moi nue, avec ton ventre et la vie qu'il renferme. Ou bien reste et agenouille-toi ! (p.27)

La mère prononce donc l'interdit d'investir cet enfant qu'elle attend et même de le garder en tête. On va retrouver tout au long de la pièce cet interdit de penser, mécanisme de défense violent contre la violence du traumatisme, mécanisme auquel Simon , on l'a vu, a recours.

Nawal mettra au monde à 15 ans un garçon qui sera emporté par l'accoucheuse mais qui, on le voit, n'aurait pas pu trouver une place à l'intérieur de l'enveloppe familiale, ni être pris dans le fil de l'histoire de la famille. Avec ou sans sa mère, il ne peut qu'être expulsé à l'extérieur de cette enveloppe.

Un an après meurt celle qui l'a accompagnée pendant toute cette période en ce sens qu'elle a reconnu voire nommé (on pourrait dire requalifié) les sentiments éprouvés par Nawal : il s'agit de sa grand-mère maternelle. Avant de mourir, cette grand-mère la fait venir à son chevet:

NAZIRA. ...Ecoute ce qu'une vieille femme qui va mourir a à te dire : apprends à lire, apprends à écrire, apprends à compter, apprends à parler. Apprends. C'est ta seule chance de ne pas nous ressembler. Promets-le moi...

Ils m'enterrent dans deux jours. Ils me mettront en terre, le visage tourné vers le ciel, sur mon corps ils lanceront chacun un seau d'eau mais ils ne marqueront rien sur la pierre car aucun d'eux ne sait écrire. Toi, Nawal, quand tu sauras, reviens et grave mon nom sur la pierre : « Nazira ». ...Apprends à lire, à écrire, à compter, à parler : apprends à penser. (p. 30 et 31)

Ce discours tenu par la grand-mère, à l'inverse de celui de la mère, relance la vie psychique en faisant appel à la pensée. Il prend la forme d'un « testament » qui évoque celui laissé par Nawal à ses enfants. Le message est ici plus lisible: l'accès à la connaissance et à la pensée pour conquérir une identité et sortir de la « colère ». Nawal obéit aux injonctions de sa grand-mère et revient, à l'âge de 19 ans, après avoir étudié, inscrire le nom de celle-ci sur sa tombe.

Elle part alors à la recherche de son enfant à travers les ruines du conflit qui se poursuit, s'auto-entretenant par le biais des violences et perdant son sens au fur et à mesure (p.43) Elle est accompagnée par Sawda, une jeune femme qui désire apprendre d'elle et comme elle, pour lutter, elle aussi, contre l'oubli imposé par sa famille :

SAWDA. Mes parents ne me disent rien. Ils ne me racontent rien. Je leur demande : « Pourquoi a-t-on quitté le Sud? » Ils me disent : « Oublie. A quoi bon. N'y pense plus. Il n'y a pas de Sud. Pas d'importance. On est en vie et on mange chaque jour. Voilà ce qui compte. » ...Mes parents ne racontent rien. Je leur dis : « Je me souviens. On a fui au milieu de la nuit, des hommes nous ont chassés de notre maison. Ils l'ont détruite. » Ils me disent : « Oublie. » Je dis « Pourquoi mon père était à genoux à pleurer devant la maison brûlée ? Qui l'a brûlée ? » On me répond : « Tout cela n'est pas vrai. Tu as rêvé Sawda, tu as rêvé. » (p.37)

C'est l'itinéraire parcouru par ces 2 jeunes femmes que va refaire Jeanne dans la douleur, dans un voyage à travers l'espace et le temps. En refaisant ce parcours, en rencontrant, les unes après les autres, les personnes qui les ont connues, elle réintègre un à un les épisodes de la vie de sa mère, en tissant un récit qui s'approche de plus en plus de sa propre histoire et de celle de son frère jusqu'à pouvoir, au-delà des résistances, les tricoter ensemble. Elle y découvrira les souffrances et les engagements de cette mère et, en particulier, sa longue détention comme prisonnière politique dans une prison où elle a été régulièrement torturée et violée. La veste qu'elle lui a léguée se révèle être sa veste de prisonnière, le n°72 était son matricule. Drôle d'enveloppe à endosser! Elle y découvre enfin qu'elle et Simon sont les fruits du viol de sa mère par le tortionnaire qui sévissait dans la prison, un certain Abou Tarek.

Simon tente, aussi longtemps qu'il le peut de retenir puis de faire revenir sa sœur. C'est comme s'il tentait encore de tirer sur les fils que sa sœur est en train d'assembler, pour ne pas avoir à rentrer dans l'histoire qu'elle est en train de retisser. Mais ses résistances finiront par céder, laissant passer la terrible souffrance qu'il tentait d'étouffer. Il va être entraîné dans ce mouvement. Et c'est avec l'aide et en compagnie d'Hermine Lebel qu'il part à la recherche de son frère. Dans sa quête, il croise, lui aussi, l'itinéraire de sa mère cherchant son fils dans les orphelinats et les camps de réfugiés. Comme sa mère, il cherche malgré la conviction que ce garçon n'a aucune chance d'avoir survécu. Il découvrira finalement qu'après avoir été brièvement adopté par une famille disparue, ce frère, Nihad, a appris à manier les armes avec des combattants puis les a quittés pour partir à la recherche de sa mère. Sans résultat après plusieurs années, « il s'est mis, dira celui qui l'avait instruit, à rire à propos de rien. Plus de cause, plus de sens, il est devenu franc-tireur.... Machine à tuer. Puis il y a eu l'invasion du

pays par l'armée étrangère. Il avait tué 7 de leurs tireurs... Ils ne l'ont pas tué. Ils l'ont gardé, ils l'ont formé, ils lui ont donné un travail...

-Dans une prison qu'ils venaient de construire... Ils cherchaient un homme pour s'occuper des interrogatoires. »

On voit ici comment Wajdi Mouawad a eu besoin, non seulement du travail de plusieurs générations mais de la recherche de 2 enfants pour parcourir en parallèle une histoire finalement unique mais que l'on voudrait séparer, pour ne pas se confronter à l'horreur du viol incestueux. Dans l'histoire de cette famille, traumatisée par la guerre et ses conséquences, où la plupart des séparations ne sont que des arrachements, on voit comment les retrouvailles se font dans la froideur (Nawal avec Simon et Jeanne) ou la violence (avec Nihad) mais toujours dans la confusion.

Le chemin parcouru par Jeanne et Simon, malgré l'horreur de leur découverte, leur a permis de retricoter les fils d'une histoire dont ils avaient été spoliés, de redonner de la souplesse à ce tissage en introduisant une chronologie malgré le tassemement du temps lié à la problématique incestueuse et de redonner du sens à leurs émotions en les liant à une histoire. Faute d'avoir pu leur parler, en les invitant, par son testament, à s'engager dans ce travail, Nawal les remet dans le mouvement de l'histoire familiale. Wajdi Mouawad parle de la scène comme d'*« un lieu de consolation impitoyable »*. Anzieu, quant à lui, parle de la fonction de *« peau de mots »*, *« suturant les failles de la vie psychique, exercée par l'œuvre d'art comme par l'interprétation psychanalytique »*.

En guise de conclusion,

Extraits de la lettre finale de Nawal à l'adresse de ses « jumeaux »:

Simon, ...

A présent, il faut reconstruire l'histoire.

L'histoire est en miettes.

Doucement

Consoler chaque morceau

Doucement

Guérir chaque souvenir

Doucement

Bercer chaque image.

Jeanne, ...

Souris, Jeanne, souris

Notre famille,

Les femmes de notre famille, nous sommes engluées dans la colère.

J'ai été en colère contre ma mère

Tout comme tu es en colère contre moi

Et tout comme ma mère fut en colère contre sa mère.

Il faut casser le fil,

Jeanne, Simon,

Où commence votre histoire ?

A votre naissance ?

Alors elle commence dans l'horreur.

A la naissance de votre père ?

Alors c'est une grande histoire d'amour.

Mais en remontant plus loin,

Peut-être que l'on découvrira que cette histoire d'amour

*Prend sa source dans le sang, le viol,
Et qu'à son tour,
Le sanguinaire et le violeur
Tient son origine dans l'amour.
Alors,
Lorsque l'on vous demandera votre histoire,
Dites que votre histoire, son origine,
Remonte au jour où une jeune fille
Revint à son village natal pour y graver le nom de sa grand-mère Nazira sur sa tombe.
Là commence l'histoire.
Jeanne, Simon,
Pourquoi ne pas vous avoir parlé ?
Il y a des vérités qui ne peuvent être révélées qu'à la condition d'être découvertes.
Vous avez ouvert l'enveloppe, vous avez brisé le silence
Gravez mon nom sur la pierre
Et posez la pierre sur ma tombe.
Votre mère.*
(p.91)

Elle nous parle bien de la nécessité de travailler une à une chaque représentation et de prendre le temps d'y accorder les émotions qu'elle suscite.

On voit là la fonction que tient le récit tant dans l'œuvre théâtrale que dans le travail thérapeutique :

- ré-inscrire dans une chronologie et, malgré tout, dans une succession des générations, on pourrait dire dans une enveloppe générationnelle, qui va servir de base au tissage des enveloppes psychiques individuelles. Et qui donne accès à une identité,
- raviver les émotions gelées,
- leur redonner du sens en les liant aux représentations et en les requalifiant.